Trente-troisième Année. — N° 171 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES. MARDI 19 JUIN 1888

JOURNAL DE ROUBAIX

PRIX DE L'ABONNEMENT : Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 fr. — Un an, 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs. — La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17—A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42
Directeur : ALFRED REBOUX
AGENCE SPÉCIALE A PARIS : Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Curé-Saint-Etienne 9 bis. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 34, à Bruxelles, l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Élection Sénatoriale du 21 Juin 1888

DÉPARTEMENT DU NORD

CANDIDAT :

LE GÉNÉRAL L'HÉRILLER

GRAND-OFFICIER DE LA LEGION-D'HONNEUR

ROUBAIX, LE 18 JUIN 1888

L'ÉLECTION DE LA CHARENTE

Une fois de plus, l'Opportunisme est écrasé.

Le candidat gouvernemental obtient 23.000 voix. Ses deux concurrents en ont 52.000.

C'est le candidat conservateur qui tient la tête avec un grand écart. M. Paul Déroulède arrive en queue.

Les feuilles boulangistes nous annoncent qu'il y a eu des faits de pression extraordinaire et que M. Weiller s'est servi d'affiches blanches, avec la complicité tacite du préfet.

Nous ne pouvons dès à présent contrôler ces allégations, et, si vraisemblables qu'elles soient, nous n'avons pas le droit de les admettre *a priori*.

Il convient donc d'attendre de plus amples renseignements, mais ce que nous pouvons dire d'ores et déjà c'est que d'après les chiffres mêmes du ministère — nous les acceptons sans discussion — l'Opportunisme essuie un sanglant échec.

Maintenant, que sera le scrutin de ballottage ? Il serait prématuré d'émettre une prévision à ce sujet. Examinons toutefois les probabilités :

Les bonapartistes qui « tiennent la corde, » comme on dit, maintiendront tout simplement leur premier vote. Le tout est de savoir si un certain nombre d'électeurs qui ont voté au premier tour pour M. Weiller se rallieront, le 1er juillet, à M. Paul Déroulède.

La chose est peu probable.

Mais, d'autre part, il est encore bien moins probable que les électeurs du candidat boulangiste se rallient à M. Weiller.

Les boulangistes se sont, en effet, déclarés trop hautement les ennemis irréconciliables du parlementarisme et du régime actuel pour adorer ce qu'ils ont brûlé. Il se peut donc que les trois partis restent en ligne et que les défections, de quelque côté qu'elles se produisent, soient peu importantes.

Dans ce cas, le candidat conservateur passera haut la main.

Le principal motif de l'échec de M. P. Déroulède est sans doute la signification belliqueuse de son nom, signification que ses récents discours n'ont pu atténuer. On comprend, du reste, que les électeurs charentais aient voulu éviter — en ce moment — toute manifestation équivoque.

Ce n'est pas nous qui les en blâmerons.

L'avènement de Guillaume II au trône des Hohenzollern impose à nos gouvernants — et au pays tout entier, une réserve et une sagesse extrêmes.

Une grande nation peut éviter avec soin le moindre conflit, sans rien abdiquer pour cela de sa dignité et de sa fierté.

George Douëssant.

LA DISPARITION DU GÉNÉRAL

M. Boulanger a disparu.

Le *XIXe Siècle* publiait en effet, hier matin — nous l'avons dit — cette étonnante nouvelle :

« D'après les uns, il se trouvait compromis dans le drame de La Boissière et avait lui momentanément, aux fins fonds de la province, les responsabilités qui lui incombaient.

» D'après les autres, il était accouru dès la première nouvelle de ce drame et prodiguait à son ami de la veille les soins que son état mental exigeait.

» D'après d'autres encore, il était retenu malgré lui, par conséquent détenu, dans la maison même de M. Hériot, et les magistrats se préoccupaient de le comprendre dans leurs poursuites.

» Les mieux renseignés ajoutaient tout bas, en clignant les yeux, que le général avait reçu deux balles dans le corps et se cachait, loin des siens, pour soigner ses blessures, et ne pas compromettre « celui » qui s'était vengé.

» Quand à ceux qui démentaient tous ces potins ils déclaraient hardiment qu'il avait profité de la mort de Frédéric III pour se rendre auprès du nouvel Empereur et l'assurer de ses sentiments pacifiques ; qu'en un mot, le général était à Berlin !

» Déjà !

» Non ! Tous ces papotages étaient faux. »

Voici ce que nous raconte le *Figaro* :

« Il n'y a rien de vrai dans les récits qui mêlent le nom du général aux drames mystérieux de la Boissière et aux discussions privées de M. Hériot; rien de vrai dans ces déplacements à l'étranger, entrepris pour l'amour de la France.

» Le général voyage pour un tout autre motif.

» La Chambre l'ennuie, ses amis l'ennuient, sa popularité elle-même l'ennuie :

» Le général est parti, mardi dernier, à 8 heures 15, par la gare d'Orléans, entreprenant un voyage longtemps prémédité, promis à quelques intimes, annoncé aux siens.

» Il est allé d'abord à Toulouse, puis s'est installé chez un des anciens amis qu'il fréquentait lorsqu'il commandait le 13e corps d'armée à Clermont-Ferrand.

» Il s'est réfugié loin du bruit, loin des crieurs de la *Cocarde*, de la *Lanterne* et de la *Presse*, dans une des plus belles propriétés du département du Puy-de-Dôme. A son lever, il a devant les yeux les splendides vallées de la Limagne, et pour horizon empourprée, cette petite ville de Thiers, dont le nom lui rappelle un président de la République, le soleil qui le réchauffe dore en se couchant derrière les montagnes de la Haute-Auvergne les cimes nues des cratères éteints : un cratère éteint tout le boulangisme est peut être là.

» C'est dans cette oisiveté reposante et fortifiante qu'il s'amuse et qu'il s'endort.

» Le général a déclaré d'ailleurs qu'il reviendrait le lundi suivant, c'est-à-dire aujourd'hui; et en effet, ce soir il aura réintégré le petit hôtel de la rue Dumont-d'Urville, enchanté d'une villégiature qui aura reposé tout au moins son esprit.

REVUE DE LA PRESSE

On a beaucoup disserté sur les proclamations de Guillaume II.

« Evidemment, dit le *Figaro*, elles ne sont pas d'un membre du Congrès de la paix, ni même d'un homme pacifique et bienveillant ; mais il ne faut pas oublier que le nouvel Empereur est considéré comme le chef du parti de la guerre à Berlin, qu'il a autour de lui une jeune cour impatiente de piaffer, et l'on ne voit pas qu'il pût dire autre chose que ce qu'il a dit.

» Ne perdons pas de vue que la Prusse est une création militaire, un outil de combat ; comme le disait un ministre hanovrien, M. de Rechberg : « Ce n'est pas un pays qui a une armée, c'est une armée qui a un pays. »

» Néanmoins, cet instrument de guerre ne fonctionne pas tout le temps, et l'on m'affirmait dernièrement que, depuis quelques mois, l'esprit de celui dont le règne commence, au milieu des préoccupations attristées de l'Europe, volontairement fermé jusque-là à tout ce qui n'était point militarisme, se préoccupait beaucoup des questions économiques.

» Une étude attentive de ces questions ramènerait peut-être le nouveau César à des idées pacifiques ; je crois cependant qu'on aurait tort de se complaire dans des illusions de ce genre.

» Depuis que les Hohenzollern sont montés sur la scène de l'histoire avec le grand Electeur, il y a deux courants dans leur caractère : les uns sont des lettrés, des pacifiques, des illuminés comme le neveu du grand Frédéric, comme son fils le vaincu d'Iéna, comme le frère aîné du vieil empereur Guillaume, comme le mélancolique César qu'on enterre ce matin, à Postdam : les autres sont des caporaux comme le grand Frédéric, comme son père, comme Guillaume Ier, comme Guillaume II. Le caporalisme, hélas ! est devenu une vertu nécessaire ; il est triste de le constater et de voir que l'excès de civilisation qui atténue tout et renverse tout n'a pas eu de prise sur l'idole sanglante de la guerre.

» Mal nécessaire, je le sais; M. de Moltke, reprenant, je crois, une idée de Joseph de Maistre, a même déclaré un jour qu'elle était d'institution divine.

» C'est possible, mais en tous cas la paix aussi est d'institution divine, et je crois qu'elle a pesé moins lourdement sur l'humanité. »

Tandis que M. Crispi prodiguait des louanges intéressées au nouvel empereur d'Allemagne et les faisait répéter par certaines feuilles encadrées de noir, avec une exagération trop évidente pour être sincère, d'autres journaux se montraient plus réservés et moins confiants.

La *Tribuna* dit par exemple :

« Une préoccupation latente ressort de la façon avec laquelle nos hommes politiques et le peuple, dans son instinct, ont accueilli la nouvelle du changement d'Empereur en Allemagne.

» Les hommes politiques italiens, M. Crispi en tête, n'ignorent certes pas que le principal défaut de notre politique internationale est de n'avoir jamais conquis les sympathies de la nation. L'Italie a accepté cette politique, elle l'a voulue même, mais par réflexion et non par sentiment.

» La sympathie populaire qui commençait à peine à naître était due à la personne et aux tendances de Frédéric III. Encore quelques mois de règne, et tous les regards de l'Italie libérale se seraient tournés vers Berlin, d'une façon beaucoup plus durable, que vers la lumière éblouissante des rives de la Seine.

» Tout annonce que l'œuvre de Frédéric III va rester longtemps interrompue. Il est facile de prévoir que la politique allemande, sans changer de direction ni à l'intérieur ni à l'extérieur, reprendra la rigidité de forme qui nous la rendait repoussante. Les alliances subsisteront, mais l'auréole de sympathie qui commençait à les entourer est détruite et, nous le craignons, pour toujours. »

M. Paul de Cassagnac publie, dans l'*Autorité*, un article des plus sombres :

« Que nous ayons pour nous le droit, la raison, la justice, à quoi cela sert-il donc, si nous n'avons pas également la force ! Et allons-nous encore nous bercer des illusions bêtement humanitaires qu'inspire la prétendue fraternité des peuples !

» Ce qui est vrai, hélas ! c'est que nous avons le plus mauvais, le plus détestable des gouvernements pour parer aux éventualités que nous redoutons, éventualités que l'on pourrait éloigner ou dissiper avec un pouvoir fort et respecté, et qui se montrent d'autant plus menaçantes que nous sommes en Europe isolés, haïs, sans prestige et sans sympathies.

» A toute autre époque, dans toute autre circonstance, la situation serait critique.

» Mais, avec la République, elle est presque désespérée.

» La République, nous aider, nous protéger nous défendre, nous sauver ? Allons donc ! Et qui donc y croit, en dehors de ceux dont le groin goulu se plonge dans les mangeoires du budget, et s'y profondément que les yeux ne voient rien de ce qui se passe au dehors ?

» Et dans un moment où nous aurions besoin d'une monarchie, c'est la révolution qui trône chez nous. Dans un moment où nous aurions besoin de toutes nos gloires, de Vauban autour de nos places fortes, de Colbert aux finances, de Louvois au ministère de la guerre, de Turenne, de Condé, ou de Bonaparte à la tête des soldats, c'est un faux Carnot, c'est un Goblet, un Floquet, un Peytral, un Freycinet qui ont la charge effrayante de l'honneur national, de l'assemblage de nos ressources matérielles et morales, de l'intégrité de la patrie !

» Il nous faudrait des hommes de génie, des héros, pour rétablir l'équilibre entre la France abandonnée et l'Europe coalisée, et nous n'avons que des paillasses, des cabotins et des imbéciles.

» Jouez à la hausse, boursiers ! Dormez repus, républicains ! Votre conscience et votre ventre sont tranquilles. Préparez vos pétards et vos saoularies du 14 Juillet ! Battez des mains à la tour Eiffel, qui monte ! SOYEZ GAIS ET DE BONNE COMPOSITION, comme disait Gambetta, qui fumait des *cigares exquis* sur le charnier de l'invasion.

» Nous autres, nous prions le Dieu que vous avez banni du sol français de nos épargnes et de ne pas permettre, qu'ayant déjà la République, nous avons encore la guerre. »

Le *Petit Moniteur* consacre un article ému à Frédéric III :

« Ah ! délivrance, délivrance cette fin, cent fois oui !

» La délivrance de l'homme, d'abord, abandonné aux médecins, à la barbarie des traitements contradictoires, des rivalités nationales, fouillé, ouvert, égorgé, tiré à quatre docteurs, et laissé pantelant, pendant que haines et mauvais vouloir se querellaient à son chevet, dans la rédaction d'illusoires bulletins.

» Délivrance du père, qui devait rassembler ses dernières forces pour mettre la main du fils dans celle de la mère, faire taire les ambitions, les déceptions et les duretés jusqu'en cette famille — la sienne — dans les regards de laquelle il lisait toutes les misères des successions ouvertes, et les divisions retardées qui révoltaient sa dignité et sa religion.

» Délivrance de l'Empereur, sollicité par des influences inaccordables, des orgueils qu'on ne plie pas, des rancunes qui ne désarment jamais, toute la vie et les bouillonnements d'une cour, d'une maison militaire, défilant, piaffant sous les fenêtres et mettant l'ironie de sa puissance autour de cette agonie.

» Débats, résistances, signatures refusées, arrachées, signatures données jusqu'à l'heure dernière, alors qu'il eût été si doux, si parfaitement consolant de mourir en pauvre homme, le nez dans le mur, déchargé de tout fardeau.

» Délivrance enfin du grand comptable d'hommes qu'est un monarque devant Dieu...

» Au moins, Frédéric III est-il parti la conscience légère, exempte de l'épouvantement des guerres, de la responsabilité des massacres, que son court passage sur le trône n'aura pas vus ni suscités. Et si quelque adoucissement était possible dans sa situation désespérée, il a dû le trouver dans la clémence de ce rappel, à l'heure que quelques-uns considèrent, je l'espère, comme l'heure imminente des conflagrations.

» Ayant été si peu à l'honneur, il était paru injuste qu'il fût à cette peine.

» Et puisque chaque souverain se présente devant l'histoire avec une appellation qui le distingue et le résume, qu'elle autre conviendrait mieux à l'empereur mort hier que celle ci : Frédéric III le Patient. »

J. Gordon Bennett

Au septième rang des millionnaires américains figure le nom bien connu de J. Gordon Bennet.

L'histoire de son journal, le *New-York Hérald* qui occupe sans conteste le premier rang dans la presse américaine, a été souvent contée. Elle n'est pas moins curieuse, la vie de l'homme qui l'a créé, développé, et dont la tradition est si largement comprise par son fils. Elle met en relief puissant cet esprit d'initiative, de persévérance obstinée, de confiance intrépide et d'adaptation merveilleuse aux circonstances, que l'on retrouve au début de toutes les grandes entreprises américaines. Nous en empruntons le récit à un intéressant article de la *Revue des Deux-Mondes*, sur les grandes fortunes aux Etats-Unis.

James Gordon Bennett n'était pas Américain d'origine. Né en Ecosse, catholique de religion, il quitta son pays, émigra aux Etats-Unis, se consacra au journalisme, influencé par « l'autobiographie de Benjamin Franklin », l'un des livres les plus lus alors par les jeunes gens de son âge. Trois mois après sa décision prise, il débarquait à Halifax, d'où il gagnait Portland, puis Boston. « J'étais seul, écrit-il, jeune et enthousiaste. J'avais dévoré le livre enchanteur dans lequel Benjamin Franklin racontait l'histoire de sa vie. Boston, où avait vécu mon héros, m'apparut comme la résidence d'un ami qui m'était cher. Je m'étais passionné aussi pour les événements de la guerre de l'indépendance. Sur les hauteurs de Dorchester, il me semblait fouler un sol sacré; à l'horizon, les clochers de Boston étincelant au soleil, m'apparaissaient comme autant de phares de liberté.

Cette fièvre d'enthousiasme dura plusieurs semaines; mais le futur millionnaire, absorbé dans sa contemplative rêverie, ne tarda pas à voir la fin de son modeste pécule. Il entra alors dans une imprimerie en qualité de commis et correcteur d'épreuves, remplit quelque peu sa bourse vide, et partit pour New-York, où il espérait trouver un champ plus vaste pour son activité. Tour à tour professeur, conférencier sur l'économie politique, écrivain à ses heures et suivant l'occasion, il essaya de tout, sans grands succès.

Le journalisme était encore dans l'enfance. Les quelques feuilles de New-York ne possédaient alors, en fait de personnel, que l'éditeur, propriétaire et rédacteur, deux ou trois compositeurs mal rétribués, et parfois, mais rarement, un correspondant à Washington pendant la session du Congrès, lequel touchait, très irrégulièrement, de 25 à 40 fr. par semaine, tout compris, même ses frais de poste. On était loin alors des 75.000 à 100.000 francs par an alloués depuis à MM. Townsend et J. Howard, comme correspondants spéciaux. M. Bennett se rendit à Washington pour le compte du *New-York Enquirer*.

Dans la bibliothèque du Congrès, le hasard fit tomber entre ses mains un volume des lettres d'Horace Walpole. Les anecdotes piquantes, les descriptions familières, les détails personnels sur les hommes du jour dont Walpole émaillait sa correspondance, le charmèrent et lui suggérèrent l'idée de recourir aux mêmes procédés pour donner à ses comptes-rendus des débats politiques plus de saveur et de montant. Son idée était bonne, et le *New-York Enquirer* y gagna crédit et renom ; mais l'auteur restait anonyme et, s'il apprenait son métier, il en vivait bien juste.

En 1835, il avait cependant réussi à mettre de côté la somme, importante pour lui de 300 dollars, 1,500 francs. Après mûres réflexions, il alla trouver un jeune prote qui devait, lui aussi, devenir l'un des journalistes les plus éminents de New-York, Horace Greely, le propriétaire du *New-York Tribune*, a raconté cette entrevue : « Bennett vint me trouver. J'étais à mes cases à composer. Sans mot dire, il plongea sa main dans sa poche, en retira une poignée d'argent qu'il étala sous mes yeux avec un peu d'or et un billet de 50 dollars. Il m'expliqua alors qu'il y avait là entre 200 et 300 dollars, et m'offrit de m'associer pour fonder un journal dont je serais l'imprimeur et lui l'éditeur. Je lui dis que la somme n'était pas suffisante. Sans insister il me quitta, et j'appris peu après qu'il créait le *New-York Herald*. »

Le bureau de ce journal, si répandu depuis, était plus que modeste. Une cave dans Nassau-street ; dans cette cave, une chaise en bois, deux barils vides sur lesquels reposait une planche de sapin qui servait de pupitre et de table à plier, composaient tout le mobilier. Bennett débitait lui-même son journal au prix d'un sou. Editeur, propriétaire, reporter, teneur de livres, employé, garçon de bureau, vendeur, il cumulait tous ces emplois, rédigeant même les annonces pour ceux de ses clients qui ne savaient pas écrire. Les recettes étaient modestes, et bien souvent le propriétaire du *Herald* se demanda s'il aurait assez pour régler le samedi la note de l'imprimeur et du marchand de papier, et s'il pourrait paraître le lundi.

Lui-même a raconté s'être vu fréquemment, tous comptes payés, avec 25 cents (1 fr. 25) dans sa poche, et cependant il travaillait dix-huit heures par jour, et il approchait de sa quarantième année. Peu sociable par nature, d'une excessive sobriété, il ignorait l'art de se faire des amis, de se concilier des sympathies. Il marchait droit devant lui, sans se décourager, cherchant un point d'appui, son levier d'Archimède. Le hasard allait le lui mettre en main.

Un nommé Brandreth, pharmacier, avait inventé une pilule, sorte de panacée universelle qui devait en effet, lui rapporter des millions. Brandreth pressentait d'instinct la puissance de l'annonce, de la réclame. Il vint trouver Bennett, et lui offrit une somme fixe, payée chaque semaine, c'était ce que cherchait vainement Bennett : un revenu régulier, le payement du prote et du papier rassuré, les angoisses du samedi écartées. L'offre fut promptement acceptée et le *New-York Herald* prit son essor. Un an plus tard, le format du journal était doublé et aussi le prix de vente; il tirait à vingt mille exemplaires, rapportant déjà 5,000 francs par semaine à son fortune propriétaire.

Le 23 avril 1838, le premier navire à vapeur parti d'Europe à destination des Etats-Unis, le *Sirius*, jetait l'ancre dans le port de New-York; le *Great-Western* le suivait à quelques heures d'intervalle, inaugurant l'ère des communications rapides. James Gordon Bennett s'embarqua sur le *Sirius*, visita la France et l'Angleterre, s'assura de correspondants réguliers, puis, de retour à New-York, fréta un yacht chargé d'intercepter au large les vapeurs à destination de New-York et d'assurer à son journal la primeur des nouvelles d'Europe. Rien ne lui coûta pour devancer ses rivaux. Absorbé dans son œuvre, il dépensait sans compter pour gagner quelques minutes, semant largement, récoltant de même. Entre ses mains, le *Herald* devenait une puissance, le journal le plus exactement renseigné, le plus lu des Etats Unis.

Mieux que tout autre, cet Ecossais à tête froide, à l'imagination ardente, avait saisi le côté pratique et positif de ses compatriotes d'adoption, leur besoin de faits précis, d'informations détaillées et circonstanciées. Les américains ne sont pas de ceux qui croient avoir une opinion parce qu'ils ont lu un article de journal. Ce qu'ils demandent à leur presse, c'est de leur fournir les matériaux à l'aide desquels ils se font à eux-mêmes une opinion personnelle. Le *New-York Hérald* répondait à ce besoin.

Son succès exaspérait ses rivaux et son éditeur n'avait pas le triomphe modeste. Aux attaques violentes dirigées contre lui, à la campagne entreprise, en 1840, par neuf des principaux journaux de New-York, aux insultes qu'ils lui prodiguaient, il répondait par des chiffres mettant en regard le tirage réuni de ses adversaires, qui étaient 36,550 exemplaires quotidiens, et celui du *Herald*, qui, à lui seul, dépassait alors 51,000, raillant les efforts impuissants des retardaires et annonçant hautement son intention de révolutionner la presse américaine.

Il le faisait comme il le disait. Imbue des traditions anglaises, la presse des Etats-Unis en suivait encore fidèlement les errements. Ses articles et pesants, solides, argumentatifs et signés *Honestus*, *Scevola*, *Americus*, *Publius*, *Scipio*, semblaient calqués sur ceux d'Addison, Junius, Swift, Bolingbroke, dont ils imitaient les procédés et le style.

James Gordon Bennett n'hésita pas à mettre de côté cet antique langage. S'inspirant directement de la presse française, il lui emprunta ses alinéas redoublés, sa phrase brève et claire, sa polémique alerte et dégagée, ses articles courts, tout en multipliant les appréciations variées, et en ouvrant largement ses colonnes aux renseignements commerciaux, financiers, politiques, littéraires, puisés aux meilleures sources.

L'annonce, admirablement comprise, puissamment encouragée et développée par lui, assurait au journal des recettes croissante. Son éditeur n'avait pas oublié l'intervention Brandreth. Depuis, il consacrait à cette branche importante une attention toute particulière, remaniant le système primitif, organisant un classement spécial, réduisant les prix, élargissant les cadres de sa publicité dans des proportions telles que le *Hérald* du 13 avril 1869 contenait déjà quatre-vingt-seize colonnes, dont cinquante d'annonces ; la composition coûtait 3.000 fr. par jour et le tirage absorbait plus de 11 tonnes de papier.

La pose du câble sous-marin, la guerre de sécession, la guerre de la Prusse et de l'Autriche, la guerre de France, ne firent qu'accroître la prospérité du *New-York Hérald*. Pendant la guerre de sécession, M James Gordon Bennet affecta jusqu'à 2 millions 1/2 aux dépenses de ses correspondants spéciaux. Le discours du roi de Prusse, après Sadowa, annonçant la paix avec l'Autriche, transmis par câble sous-marin, lui coûta 26,500 francs. Admirablement servi par des hommes de premier ordre dirigés par son fils James Gordon Bennet junior, propriétaire actuel du *Herald*, qu'il s'associait en 1866, il devançait les informations du ministère, du *Times* lui-même, et apprenait au gouvernement anglais, qui l'ignorait encore, la victoire que les troupes britanniques remportaient en 1868, au cœur de l'Afrique, sous les ordres du général Napier.

On n'a pas oublié la scène curieuse qui se passa, en octobre 1869, au Grand-Hôtel à Paris, entre James Gordon Bennett junior et H. M. Stanley, reporter du journal. Appelé de Madrid par une dépêche de son chef, Stanley arrive au milieu de la nuit et se rend dans la chambre de M. Bennett.

— Qui êtes-vous ?

— Stanley.

— Ah ! oui. Prenez un siège. J'ai une mission à vous confier.

Puis, se levant et jetant sa robe de chambre sur ses épaules.

— Où pensez-vous que soit Livingstone ?

— Je n'en sais vraiment rien.

— Croyez-vous qu'il soit mort ?

— Peut-être oui, peut-être non.

— Moi je crois qu'il est vivant, et je vous envoie le chercher.

— Chercher Livingstone ? Mais... c'est aller au cœur de l'Afrique.

— Possible. J'entends que vous le retrouviez... où qu'il soit, et que vous m'en rapportiez des nouvelles. Ah !... il se peut qu'il soit à court. Vous prendrez avec vous de quoi le ravitailler de tout. Arrangez-vous, mais retrouvez Livingstone.

— Avez-vous réfléchi à ce que pourra coûter ?

— Combien ?

— Burton et Speke ont dépensé entre 75,000 et 125,000 francs, et je crois bien qu'il faut calculer sur 65,000 au moins.

— Très bien. Prenez 25,000 francs; quand ils seront dépensés, prenez-en 25,000 de plus, puis encore et encore, mais retrouvez Livingstone.

Et Livingstone fut retrouvé, secouru par le reporter du *New-York Herald*, qui devint l'un des explorateurs les plus en vue du continent noir. Et le jour même où le *New-York Herald* annonçait la Grande nouvelle au monde, M. Stanley avait M. Bennett qu'il s'était engagé d'honneur à faire tenir à la famille de Livingstone les lettres ouvertes que l'illustre voyageur lui avait confiées pour être remises à sa famille aussitôt la publication du *New-York Herald*.

— Télégraphiez-les par le câble.

BOURSE DE PARIS

du lundi 18 juin

Cours communiqués par le CRÉDIT LYONNAIS

Agence à Roubaix, rue de la Gare, 2.

Cours précéd.	VALEURS	Cours d'ouv.	Cours de 2 h.	Cours de clôt.
	Fonds d'Etat			
82 87	3 0/0	.. ..	.. ..	82 57
85 90	3 0/0 amortissable	.. ..	.. ..	86 15
105 75	4 1/2 1883	.. ..	.. ..	105 80
63 3/4	3 0/0 Portugais	.. ..	.. ..	63 3/4
98 47	Italien 5 0/0	.. ..	.. ..	98 77
71 12/32	Extérieure 4 0/0	.. ..	.. ..	71 31/32
80 13/16	Hongrois 4 0/0	.. ..	.. ..	81 5/16
404 06	Egypte 6 0/0	.. ..	.. ..	405 .
14 20	Turc 4 0/0	.. ..	.. ..	14 20
.. ..	Obligations du Trésor	.. ..	.. ..	515 .
99 ..	Russe 1870 5 0/0	.. ..	.. ..	99 25
79 13/16	Russe 1880	.. ..	.. ..	79 15/16
519 50	Bons de liquidation 5 0/0	.. ..	.. ..	520 ..
	Sociétés de Crédit			
1550 ..	Banque de France	.. ..	.. ..	.. ..
465 ..	Banque d'Escompte	.. ..	.. ..	467 50
562 50	R. Paris et d. Pays-Bas	.. ..	.. ..	.. .
360 ..	Banque Parisienne	.. ..	.. ..	358 75
1450 ..	Crédit Foncier	.. ..	.. ..	1457 50
136 25	Banque Tharaïs	.. ..	.. ..	136 25
587 50	Crédit Lyonnais	.. ..	.. ..	588 75
458 75	Société générale	.. ..	.. ..	455 .
437 50	Banq. J. R. P. Pays-Aut.	.. ..	.. ..	438 75
513 61	Banque Ottomane	.. ..	.. ..	518 75
	Chem. de f. Franc.			
1557 50	Nord ... act.	.. ..	.. ..	1560 ..
1247 50	Paris-Lyon-Médit. *	.. ..	.. ..	1245 .
780 ..	Est *	.. ..	.. ..	797 50
895 ..	Ouest *	.. ..	.. ..	893 75
1215 ..	Orléans *	.. ..	.. ..	1218 .
1172 ..	Midi *	.. ..	.. ..	1165 .
	Sociétés diverses			
2158 75	Suez	.. ..	.. ..	2171 25
1320 ..	Gaz Parisien	.. ..	.. ..	1325 ..
760 ..	Voitures	.. ..	.. ..	757 ..
1151 ..	Omnibus	.. ..	.. ..	1160 ..
491 87	Rio-Tinto	.. ..	.. ..	493 12
385 62	Panama	.. ..	.. ..	385 ..
	Obligat. Foncières			
516 25	Foncières 500 4 0/0	.. ..	.. ..	518 ..
102 ..	» 10e 4 0/0	.. ..	.. ..	103 ..
397 50	» 500 f. 3 0/0	.. ..	.. ..	390 ..
516 ..	» 4 0/0 1863	.. ..	.. ..	516 ..
490 ..	» commun. 3 0/0	.. ..	.. ..	491 50
369 ..	» 1877 3 0/0	.. ..	.. ..	369 .
476 ..	» com. 1879 3 0/0	.. ..	.. ..	477 25
484 75	» 1879 3 0/0	.. ..	.. ..	.. ..
	Obl. de Ch. de f. Fr.			
405 ..	Nord	.. ..	.. ..	405 .
391 .	Paris-Lyon-Médit. 3 0/0	.. ..	.. ..	397 ..
383 ..	Est 3 0/0	.. ..	.. ..	389 ..
400 25	Ouest 3 0/0	.. ..	.. ..	404 .
402 50	Orléans	.. ..	.. ..	404 50
400 ..	Midi 3 0/0	.. ..	.. ..	402 ..
.... ..	Nord-Est	.. ..	.. ..	.. ..
384 .	Bône-Guelma	.. ..	.. ..	385 ..
	Chem. de f. Etrang.			
.. ..	Autrichiens	.. ..	.. ..	.. ..
.. ..	Alpines-Autrichiennes	.. ..	.. ..	.. .
.. ..	Lombards	.. ..	.. ..	.. ..
260 ..	Saragosse	.. ..	.. ..	263 75
	Obligat. des Villes			
529 ..	Paris 1855-1860	.. ..	.. ..	530 ..
522 ..	— 1865	.. ..	.. ..	521 ..
408 ..	— 1869	.. ..	.. ..	410 ..
400 ..	— 1871	.. ..	.. ..	402 ..
516 ..	— 1875	.. ..	.. ..	516 ..
518 75	— 1876	.. ..	.. ..	518 .
396 ..	Marseille	.. ..	.. ..	398 50
104 50	Bordeaux	.. ..	.. ..	104 ..
98 .	Lyon	.. ..	.. ..	98 ..
105 75	Lille	.. ..	.. ..	106 ..
47 ..	Roubaix-Tourcoing	.. ..	.. ..	46 50
	Obligations div.			
.. ..	Departem. de la Seine	.. ..	.. ..	.. ..
.. ..	Gaz de Paris	.. ..	.. ..	.. ..
.. ..	Suez	.. ..	.. ..	.. ..
.. ..	Ob. donc. Russie (4e, 5e)	.. ..	.. ..	.. ..

BOURSE DE LILLE

du lundi 18 juin

(par fil téléphonique spécial)

VALEURS	COMPT.	COURS PRÉCÉD.
Lille 1860, remboursable à 100 fr	105 ..	105 ..
Lille 1863, remboursable à 100 fr	.. ..	113 50
Lille 1868, remboursable à 500 fr	.. ..	513 50
Lille 1877, remboursable à 500 fr	.. ..	509 ..
Lille 1884, obligations de 400 fr., 200 payés	403 50	403 50
Armentières 1886	.. ..	478 ..
Armentières 1879	..	1012 ..
Roubaix-Tourc., remb. à 50 fr. en 55 ans	.. ..	47 ..
Tourcoing 1878	494 .	494 .
Amiens, remboursable à 100 fr	.. ..	109 50
Département du Nord	.. ..	105 25
Caisse de Lille (Verley, Decroix et Cie	.. ..	570 .
— act. nouv.	.. ..	515 .
C. de Roub. (Decroix, Vernier, Verley Cie)	.. ..	500 ..
Caisse d'Esc. E. Thomassin et Cie, act. anc.	.. ..	198 75
— (act. n.), 250 fr. p.	.. ..	255 ..
Caisse Platel et Cie	.. ..	365 ..
Cie des Industries textiles (L. Allart et Cie)	.. ..	550 ..
Crédit du Nord, act. 500 fr., 125 fr. payés	.. ..	420 ..
Compt. comm. Devilder et Cie, act. 1,000 fr.	.. ..	1022 50
Gaz Wazemmes, ex-c. n° 37, act. 500 fr. p.	.. ..	565 ..
Le Nord, assur., act. de 1,000 fr., 250 fr. p.	.. ..	1840 ..
Un. Gén. du Nord, act. de 500 fr., 125 fr. p.	.. ..	425 ..
Union Lin. du Nord, act. de 500 fr., tout p.	.. ..	320 ..
Banque rég. du Nord, à Roub., act. 500 fr.	.. ..	500 ..
Deherripon et Cie, à Tourc., act. 500 fr., l. p.	.. ..	500 ..
Compt. d'Esc. du Nord, à Roub., 250 fr., p.	.. ..	540 ..
Soc. St-Saův.-Arras (a. us. Grassin), 500, t. p.	.. ..	155 ..
Tramways du Départ. du Nord (ex-c., l.)	.. ..	35 ..
Caisse comm. de Bétheune A. Turbiez et Cie	.. ..	500 ..
Jardin Zoolog. de Lille, act. 500 fr., 250 l. p.	.. ..	490 ..
Soc. an. Lille et Bonnières, act., 600 fr., l. p.	.. ..	2435 ..
Blanche-Saint-Vast	.. ..	3255 ..
Denain et Anzin	.. ..	305 ..
Obligations Nord	.. ..	400 ..
Fives-Lille, remboursables à 450 fr	.. ..	467 ..
Union Linière du Nord (oblig. hypot. 300)	.. ..	252 50
Gaz Wazemmes (1 à 2,000 remb. à 300 fr	.. ..	435 ..

CHARBONNAGES

ACTIONS	Cours	Cours complets
Aniche (Nord) le 12e	....	9225 .
Anzin 100e de denier	....	2222 50
Blanzy (Saône-et-L.), p. (30.000 act.)	....	1285 ..
Bruay (Pas-de-Calais)	....	12000 ..
Bully-Grenay le 6e	....	1305 ..
Carvin	....	1215 ..
Courcelles-lez-Lens	....	150 ..
Courrières	....	27350 ..
Campagnac	....	875 ..
Douchy	....	2100 ..
Douaisienne (act. libérée 500 fr.)	....	138 75
Dourges	5060	4800 ..
Escarpelle (Nord)	....	4200 ..
Epinac	....	150 ..
Ferfay (Société anonyme)	....	522 50
Lens	....	29855 ..
Lières (actions 500 fr. libérées)	....	47 75
Liévin	....	4000 .
Lys supérieure	....	..
Meurchin	....	2137 50
Marles 30 0/0 part d'ingénieur	....	14000 ..
Réty, Ferques, Hardinghem	....	100 ..
Sincey-le-Rouvray	....	10 ..
Thivencelles, Fresnes-Midi	....	62 50
Vicoigne et Nœux	....	17650 ..
OBLIGATIONS		
Mines de Blanzy (1868, remb. à 500 fr.) t. p.	.. ..	1290 ..
— de Blanzy (1886, remb. à 500 fr.) t. p.	.. ..	510 ..
— Béthune 1881, remb. à 500 fr., t. p.	516 50	516 50
— Béthune 1877, remb. à 500 fr., t. p	.. ..	392 ..
— Courcelles-Lens, 1